

La sensorimotricité dans les étapes de symbolisation : résoudre l'Autre et l'objet *a*

Clémence Ortega Douville

On oublie souvent à quel point notre expérience de la sensorimotricité est centrale dans la manière dont se forment nos capacités imaginaires et symboliques. La mémoire qui s'y génère en permanence et forme ses images en est directement issue. Elles appartiennent au même corps.

De fait, si l'on reprend ne serait-ce que des concepts de la psychanalyse lacanienne liés à la symbolisation, comme la question de l'Autre et de l'objet *a*, on peut maintenant se permettre de lever un certain manque de clarté et une opacité entourant ces notions, comme si nous n'avions jamais pu faire autrement que de tourner autour – sauf à établir certaines normes sociales (comme les normes cis-patriarcales) comme des absolus.

En effet, ces concepts placent avec une certaine pertinence l'expérience de nos projections face à la présence des autres dans un cadre relationnel formalisé, notamment autour de la présence symbolique d'un Autre qui en porterait la structure. On regroupe même la présence d'une multitude d'autres au sein d'un ensemble relativement homogène, qu'on peut réduire à la relation à un opérateur unique. Cette structure serait la marque de notre inclusion dans le monde partagé d'avec les autres, qui se forme autour d'un ensemble de règles, explicites ou implicites, qui sont chargées de réguler nos conduites et l'expression de nos expériences plus ou moins communes et traumatiques.

L'objet dit *a* dans la théorie lacanienne désignerait de son côté ce que nous recherchons dans les autres qui nous relierait à cette idée justement d'un Autre portant un caractère d'absolu, d'unité fondamentale suscitant notre désir de résolution. L'objet *a* est un fragment que l'on s'approprie et qui motive aussi l'évitement de la culpabilité, face à l'autorité que représenterait également cet Autre, puisqu'il représente aussi la loi.

Ce qui nous intéresse ici, c'est ce que le paradigme de la sensorimotricité et de son paradoxe dans la faculté de penser peut nous apprendre sur la nature de la symbolisation et de fait, de résoudre le caractère énigmatique de sa formalisation.

Dès lors, c'est très simple, parce que nos projections mentales simulent et se substituent à nos interactions physiques et que chez notre espèce, nos interactions courantes avec l'extérieur sont majoritairement convoyées par nos mains (sauf en cas de handicap). De fait, le processus de symbolisation est directement lié à notre manière d'appréhender l'expérience de façon trivialement corporelle.¹

Et l'exemple que nous allons prendre ici pour représenter ce processus est donc celui de l'Autre et de l'objet *a* :

1) Nous nous trouvons face à une personne (ce qui est en soi trop complexe et ouvre à trop d'imprévisibilité) ; 2) Nous opérons une première simplification de la manière dont nous percevons cet Autre, en fonction de nos habitudes et de sorte que ses contours soient plus prévisibles, stables et facile à appréhender (**première objectification**, mais toujours un peu gros et lourd à s'imaginer manipuler avec ses mains) ; 3) Nous réduisons donc significativement la taille de l'objet – de façon symbolique (objet *a*) – pour que celui-ci soit plus adapté à la préhension, qu'il soit plus facile à saisir et à s'approprier (**objectification secondaire**, qui peut aussi signifier une **fragmentation**, qui nous renvoie aux objets partiels dans la théorie freudienne).

¹ Je vous renvoie également au travail de Darian Leader sur nos compulsions manuelles, dans son livre *Mains*, Albin Michel, 2017.

Les moyens de ce processus sont donc imaginaires, de l'ordre de la simulation d'interactions sensorimotrices possibles et de leurs représentations, mais ce qui fait leur nature symbolique, c'est leur **système de proportion**. Pour qu'il y ait du symbolique, il faut qu'il y ait une comparaison entre des éléments qui crée une échelle de référence, l'impression que quelque chose est *plus* à notre taille. C'est symbolique, parce qu'on maintient deux réalités possibles que l'on fait jouer ensemble pour créer du sens pour soi (processus d'*artification* chez Ellen Dissanayake) : « L'objet que je peux prendre est plus petit, il m'appartient, mais le grand objet dont je l'extraits existe toujours. Je dois tout de même y porter attention. »

Ainsi, l'effort de symbolisation agit comme une manière de se protéger d'un Autre qui serait trop grand pour nous, même si lui-même nous préserverait du caractère imprévisible et instable des éventualités susceptibles de surgir du réel et de nous échapper. La symbolisation aurait en elle-même une structure infantile et régressive, à la manière de l'objet transitionnel chez Donald W. Winnicott ou des objets partiels de nos fixations chez Sigmund Freud. C'est pourquoi également les principes fondamentaux du Bouddhisme des premiers textes consistent à reconnaître que nos tentatives d'agrippement et de fixation du réel sont enracinées dans nos peurs et nos angoisses de perte de contrôle et tendent alors à nous apprendre à les relâcher à la source.

Les structures discursives du langage créent une boucle de symbolisation qui nous permette de constamment générer du signifiant mais aussi, d'échapper à la confrontation d'avec la source de nos peurs. Or, refuser de résoudre l'énigme du langage nous maintient aussi dans l'impossibilité de nous confronter à sa nature fondamentalement paradoxale qui, elle, sera à jamais impossible à résoudre.